

La séduction des origines dans quelques romans de Claude Lebouthillier

Blanca Navarro Pardinás

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004614ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004614ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Navarro Pardinás, B. (1996). La séduction des origines dans quelques romans de Claude Lebouthillier. *Francophonies d'Amérique*, (6), 33–38.
<https://doi.org/10.7202/1004614ar>

LA SÉDUCTION DES ORIGINES DANS QUELQUES ROMANS DE CLAUDE LEBOUTHILLIER

Blanca Navarro Pardinás
Centre universitaire Saint-Louis-Maillet
(Edmundston, N.-B.)

De nos jours, les progrès de la science et de la technologie ne cessent de nous surprendre. L'autoroute électronique semble éliminer toutes les frontières du possible. Le rêve est de plus en plus proche de l'accompli. Appuyer sur une simple touche nous donne la possibilité de faire nos achats sans effort ou encore d'accéder aux fonds des bibliothèques les plus complètes. Si les prouesses de la technologie semblent se précipiter à la vitesse de la lumière au point de nous faire « rêver d'éliminer le rêve », l'être humain n'a pourtant pas pu et ne pourra sans doute jamais échapper à son pire ennemi ou, qui sait ? à son meilleur allié : le temps. Le temps qui s'écoule, de plus en plus vite, à la fois effrayant et séduisant, et qu'on tente sans fin d'appriivoiser.

Les romans de Claude LeBouthillier, écrivain acadien contemporain, n'échappent pas à ce jeu de séduction exercé par le temps : le temps perdu et le temps à rattraper. Fortement ancrés dans la réflexion psychologique (l'auteur est psychologue de formation), ils explorent et illustrent un phénomène qui touche l'ensemble des êtres humains ; il s'agit de l'exorcisation du passé et des visages effrayants du temps présent par le recours à l'imaginaire. C'est, en fait, une tentative de remplacer une vision du monde faite d'antithèses et d'antagonismes (régime diurne de l'image¹) par une autre qui privilégie l'inversion, l'euphémisme et les images de synthèse (régime nocturne de l'image²). Pour analyser cette problématique, nous prendrons comme point de départ trois romans de LeBouthillier : *L'Acadien reprend son pays : roman d'anticipation*³ (1977), *Isabelle-sur-Mer : roman d'anticipation*⁴ (1979) et *C'est pour quand le paradis...*⁵ (1984).

Dans ces trois romans, nous trouvons des personnages qui se voient menacés de toutes parts. Ils vivent dans un monde inquiétant qui repose sur un système d'opposition dichotomique, un ordre cosmique manichéen qui tranche entre le bien et le mal, la lumière et l'obscurité, le masculin et le féminin. La menace se retrouve partout : les Américains, dans *L'Acadien reprend son pays* ; une maladie inconnue venant des États-Unis, dans *Isabelle-sur-Mer* ; une crise existentielle qui empêche toute communication, même avec les parents les plus proches, dans *C'est pour quand le paradis...*

Mais, au-delà de ce monde d'oppositions, nous constatons un paradoxe fascinant. Les romans d'anticipation, qui prétendent se situer dans un futur plus ou moins proche (la fin des années 80 pour *L'Acadien reprend son pays*, et les abords de l'an 2000 pour *Isabelle-sur-Mer*), se définissent et se construisent comme une répétition ou, mieux encore, comme une résurrection du moment primordial des origines de la société acadienne. Tels des hommes primitifs, les protagonistes de *L'Acadien reprend son pays* et d'*Isabelle-sur-Mer* n'aspirent qu'à des actes qui ont déjà été posés et vécus antérieurement par leurs ancêtres.

Dans *Isabelle-sur-Mer*, ce peuple qui a vécu la déportation et qui se voit maintenant menacé de mort par le fléau d'une maladie inconnue provenant des États-Unis, trouvera le salut dans la répétition délibérée des actes posés *ab origine* par leurs ancêtres. Ainsi, le petit Louis sera guéri par la lecture d'épisodes de la déportation acadienne et par la représentation théâtrale de ces événements. Dans *L'Acadien reprend son pays*, la violence même de la déportation trouve son double euphémisé dans la séquestration du pape, non pas au moyen de la violence, mais du rire et de la gentillesse. Le Saint-Père sera enfermé jusqu'à ce qu'il accepte de reconnaître les revendications acadiennes.

Nous voyons ici la représentation d'un temps aboli, synthétique ; le souvenir de la déportation devient un acte non seulement exempt d'éléments à connotation négative, mais encore un acte que l'on veut euphémiser au présent, qui à son tour se situe dans l'avenir (roman d'anticipation). Le grand dérangement est un acte créateur, recréateur. À quelques siècles de distance, ce retour aux origines devient l'incarnation de la nouvelle création. Le temps est ainsi annulé. Passé, présent et futur ne font qu'un : c'est l'archétype du premier moment, du moment du *in illo tempore*. L'Acadie devient non seulement une utopie, un *a-topos*, mais une u-chronie, un *a-chronos*. La souffrance initiale est donc valorisée et le sens de l'histoire acadienne acquiert des formes nouvelles. Il ne s'agit plus d'une suite d'événements singuliers, irréversibles et imprévisibles.

On pourrait malgré tout s'étonner de la grande séduction des événements du grand dérangement sur les personnages. Pourquoi admirer et non critiquer ou dénoncer un tel souvenir ? C'est précisément parce que le monde futur représenté par LeBouthillier, tout en partageant la souffrance du passé, ne partage pas la compréhension et l'acceptation de cette souffrance. En effet, le présent vécu par les différents personnages des trois romans est un présent malheureux, mais à la différence du passé, cette souffrance devient troublante parce que sa cause demeure ignorée. Au moins, se disait Agathe, « il y avait une certaine logique à l'intérieur de toutes ces souffrances, tandis que maintenant, c'est l'anarchie qui s'installe, et nous sommes désemparés face à nos propres enfants⁶ ».

Le malaise de la fin du millénaire est une douleur absurde. Le protagoniste de *C'est pour quand le paradis...*, publié en 1984, en est conscient. Le mot « absurde » revient à plusieurs reprises :

Peu à peu, un sentiment dépressif de plus en plus tenace s'installa en moi, un désespoir presque physiologique où rien, vraiment rien ne m'accrochait. Désespoir probablement accentué par la future naissance. Rien n'était beau. Les paysages d'automne ne me rejoignaient pas [...] Le thème de l'absurdité revenait souvent, et je ne pouvais vraiment concevoir que les gens qui m'entouraient puissent ressentir du bonheur. Tout devenait relatif et futile⁷.

Devant un tel personnage, le lecteur avisé ne peut pas s'empêcher de faire un voyage intertextuel et de penser à Roquentin, le protagoniste de *La Nausée*⁸ de Sartre. Nausée face à la contingence, face à la non-nécessité des choses et des existants. Pourquoi suis-je en train de souffrir ?, se demande Ulysse. Les nuits blanches, et même les années blanches, se succéderont sans parvenir pour autant à lui faire comprendre le sens d'un malaise profondément existentiel. C'est la réaction à cette « ère du vide » qui, pour reprendre les mots de Gilles Lipovetsky⁹, s'empare de la société des années 80. Angoisse de celui qui se sent de « trop », dont l'existence se trouve injustifiée ; c'est la vie de quelqu'un qui pourrait être ou ne pas être. La vie d'un être « pour-soi », pour reprendre la terminologie de Sartre dans *L'Être et le Néant*¹⁰, d'un être capable de se penser et de penser le monde mais qui, soudain, ressent la menace d'une vie qui semble tout à coup avoir perdu tout sens et toute profondeur :

Je ressentais constamment cette peur d'être attaqué, d'attaquer, de perdre le contrôle pendant que défilaient devant mes yeux des visions d'épouvante qu'on ne voit que dans les films d'horreur ; une bête magnifique venait de se réveiller [...] je voyais la réalité à travers un prisme qui amplifiait les peurs, les désirs, et les haines du quotidien¹¹.

Ce n'est pas étonnant alors que, devant ce monde déchiré, où les rapports humains deviennent de plus en plus compliqués, où les ruptures sont aussi fréquentes que les tentatives d'approche, le seul exutoire se trouve dans un regard admiratif vers le passé. Passé certes dramatique, mais qui, comme le Janus des temps classiques, présente un double visage. Le jour et la nuit, la lumière et l'obscurité, la terreur et l'espoir. Drame, séparation et souffrance deviennent tout à coup le signe que les racines existent, que les événements peuvent avoir un sens, même si celui-ci nous échappe. Ulysse, le protagoniste de *C'est pour quand le paradis...*, qui voyage non pas sur la mer mais dans l'espace imaginaire, décide de devenir ainsi peintre historique. L'art lui permet d'exorciser ses peurs et de les oublier par le biais de l'imaginaire. En reprenant un motif historique, il échappe à la phobie du temps présent, qui montre seulement un visage absurde ; il retourne ainsi au moment premier, à la racine. L'histoire devient rassurante malgré toute apparence de terreur.

Les tableaux d'Ulysse seront au nombre de quatorze, pour lui rappeler, dit-il, les stations du chemin de croix :

les dernières peintures exprimeraient une sorte de résurrection du pays, une symbolique représentant à la fois une tentative pour me reprendre et une

sorte d'espoir d'en sortir pour notre collectivité, un rêve d'émancipation nationale. J'y voyais là la volonté de renouer avec mes racines et une possibilité d'apporter quelque chose à distance¹².

Par la récupération de ce drame mythique, il se crée indirectement un triangle de communication entre trois moments historiques (le drame acadien, le drame du Christ et le drame d'Ulysse) qui, au fond, forment un seul et unique moment. Le drame du Christ rappelle au protagoniste que sa souffrance n'est pas définitive. Par l'archétype de la répétition, il constate « que la mort est toujours suivie de la résurrection, que la défaite est annulée et dépassée par la victoire finale¹³ ». La relation interne entre ces événements rend compte de la valeur rénovatrice et régénératrice de l'éternel retour. L'ordre existe malgré le chaos apparent. Le retour au passé est donc un acte salvateur. L'archétype du fils se profile derrière cette expérience. De la déportation naît quelque chose de nouveau : un monde qui écoute l'imaginaire et l'individu.

Dans la représentation de cette société malade, nous retrouvons le motif traditionnel de la décadence extrême, du triomphe du mal et des ténèbres qui précèdent le renouvellement du Cosmos. C'est le cas d'*Isabelle-sur-Mer*, où Louis, le petit-fils d'Agathe, comme d'ailleurs des centaines de citoyens en Amérique du Nord et en Acadie, se laisse mourir, sans qu'on en connaisse les causes. Or, le seul moyen de faire réagir cet enfant retombé au stade végétatif sera de lui raconter l'histoire de son double, son ancêtre Louis Albert. Par l'éveil de la mémoire collective, le petit Louis retrouve à son tour la force de vivre. Il trouve un sens à son existence ; une inversion s'opère donc qui permet de réhabiliter le récit pénible de la Déportation. C'est par l'archétype de la répétition *ad infinitum* que les personnages peuvent s'attendre à une renaissance. L'histoire est ainsi abolie, comme le dirait Mircea Eliade, non pas par la conscience de vivre un éternel présent mais par l'espoir d'un *in illo tempore* à venir. C'est, en fait, l'avenir qu'attendent les personnages de *L'Acadien reprend son pays*. Ce roman s'inscrit bien dans le mouvement généralisé que les sociologues nomment « la vogue du messianisme¹⁴ » qui commence dans les années 60, et dont témoignent non seulement les littéraires, mais également les historiens, les philosophes et les sociologues. Ceux-ci, voyant approcher un nouveau millénaire, s'intéressent à l'étude des différentes formes d'utopies. En effet, l'intérêt des savants occidentaux pour les mouvements millénaristes et les utopies serait, d'après Eliade, « un des traits caractéristiques de la culture occidentale contemporaine¹⁵ ». LeBouthillier n'échappe pas à cette séduction de la fin du millénaire. Cet intérêt trahit chez lui, comme chez d'autres intellectuels d'ailleurs, le désir de revenir en arrière et de retrouver l'histoire primordiale, les « commencements absolus¹⁶ ».

On va donc peindre une société dont le but ultime est de « prévoir et d'orienter activement la libération du pays acadien en accord avec le dynamisme et la sagesse populaires », une Acadie qui ne se laisse pas « avaler par les Américains¹⁷ » et qui, selon Nicolas, l'un des protagonistes, doit « concilier les tendances créatrices actuelles et les valeurs ancestrales¹⁸ ».

Nous assistons à la création d'une image désirable de l'Acadie, capable de déclasser les États-Unis au rang des terres séduisantes, et à l'inversion du mythe du Sud et de l'Ouest, si présent dans la littérature américaine. Jack, dans *Isabelle-sur-Mer*, en sera l'exemple concret. Déboussolé, il quitte le sud des États-Unis pour pouvoir enfin retrouver le nord...

En fin de compte, les trois romans de LeBouthillier redonnent un sens à la souffrance du peuple acadien, qu'elle soit présente, passée ou encore à venir. Les personnages prennent conscience que l'apparente désintégration de la société acadienne, menacée par des éléments extérieurs, n'est pas un phénomène isolé et irréversible. Si des empires, comme ceux de Grèce ou de Rome, ont fini par disparaître, l'éternel retour du rythme cosmique permet alors d'attendre le renouveau. Comme le dit Isabelle: « Si l'histoire des déportations aide Louis à se sentir mieux, il y a peut-être une possibilité de jouer sur scène l'histoire de l'humanité et de trouver, par des formes d'art les moyens de toucher vraiment l'homme¹⁹. » Ce n'est pas un hasard si de nombreux personnages de LeBouthillier reprennent les noms des héros les plus illustres de la tradition gréco-romaine et judéo-chrétienne: Ulysse, Pénélope, Socrate, Salomon, Dionysos...

Derrière ce jeu intertextuel, il y a un clin d'œil complice de l'auteur qui ne peut que nous faire penser à toute une philosophie et à une tradition gréco-orientales sous-jacentes (le mythe de la répétition éternelle):

Tous les moments et toutes les situations du cosmos se répétant à l'infini, leur évanescence s'avère en dernière analyse comme apparente; dans la perspective de l'infini, chaque moment et chaque situation *restent sur place* et acquièrent ainsi le régime ontologique de l'archétype. Donc, parmi toutes les formes de devenir, le devenir historique lui aussi est saturé d'être²⁰.

C'est ainsi que s'opère chez LeBouthillier le passage d'un monde en voie d'éclatement à un monde de synthèse et de communication. Ulysse, par son travail de peintre de l'histoire, abolira les distances entre le passé et le présent et, en écoutant l'inspiration des Muses, il parviendra à se libérer de l'impression d'un monde sans raison d'être.

Les habitants de l'Acadie future dans les romans *L'Acadien reprend son pays...* et *Isabelle-sur-Mer*, à leur tour, renoueront avec leur passé au moyen de la lecture et de la représentation théâtrale. Ils sont ainsi libérés d'un monde qui, trop ancré dans les exploits technologiques, avait perdu tout sens de la profondeur en se concentrant sur l'apparence et l'illusion.

Les romans de LeBouthillier sont donc une sorte de «cure» contre la «myopie» qui, selon certains sociologues²¹, caractérise la société nord-américaine. Myopie des gens qui voient leur existence de trop près, incapables de regarder au loin et d'établir une communication heureuse avec d'autres temps et d'autres espaces. LeBouthillier établit une sorte de réconciliation entre le passé et le présent qui, vus avec ces nouvelles lunettes de l'art et de l'imagination, augurent la renaissance acadienne... À chaque rêveur, son utopie!

NOTES

1. Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 2^e édition, 1984, p. 67-70.
 2. *Ibid.*, p. 217-224.
 3. Claude LeBouthillier, *L'Acadien reprend son pays*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1977.
 4. Claude LeBouthillier, *Isabelle-sur-Mer*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1979.
 5. Claude LeBouthillier, *C'est pour quand le paradis...*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1984.
 6. Claude LeBouthillier, *L'Acadien...*, p. 104.
 7. Claude LeBouthillier, *C'est pour quand...*, p. 64.
 8. Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1937.
 9. Gilles Lipovetsky, *L'Ère du vide : essais sur l'individualisme*, Paris, Gallimard, 1983.
 10. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943.
 11. Claude LeBouthillier, *C'est pour quand...*, p. 52-53.
 12. *Ibid.*, p. 85.
 13. Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour : archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, 1969, p. 149.
 14. *Ibid.*, p. 178.
 15. *Idem.*
 16. Claude LeBouthillier, *L'Acadien...*, p. 180.
 17. *Ibid.*, p. 44.
 18. *Ibid.*, p. 43. Nous sommes d'accord avec Joan Pauline Campbell qui, dans son étude « La Mai-
- trise du passé dans la littérature acadienne contemporaine » (thèse de M.A., Halifax, Dalhousie University, 1982), souligne la contribution assez ambiguë de Claude LeBouthillier, « qui se situe à mi-chemin entre l'acceptation du passé traditionnel et son rejet total » (p. 49). Le sous-titre « roman d'anticipation », dit-elle, suggère surtout cette dernière attitude. Mais la façon dont l'auteur décrit cette Acadie, enfin indépendante et libre, pourrait facilement faire penser à l'idée de réconciliation.
19. Claude LeBouthillier, *Isabelle...*, p. 110.
 20. Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 184.
 21. Daniel Joseph Boorstin, *L'Esprit d'exploration : l'Amérique jadis et maintenant*, Paris, Gallimard, 1979.